

LE CHEMIN DE LA FRATERNITE

Approche narrative du livre de la Genèse

INTRODUCTION

Le lecteur informé de la Bible sait que la Parole de Dieu nourrit une relation personnelle avec le Dieu vivant et avec sa volonté salvifique et sanctifiante. Pareille à un miroir de l'homme, elle entre dans la vie, sur laquelle elle projette la lumière de la sagesse ...¹. En la lisant, on ne peut pas oublier la vie. Parce que cette Parole ne s'incarne pas seulement dans les époques du passé, mais aussi aujourd'hui, afin d'être avec les hommes de ce temps pour les aider à faire face aux problèmes et à réaliser leurs espérances : « aujourd'hui, si vous entendez sa voix ...! » (Ps 95,7). C'est cela l'actualité ou l'incarnation de la Parole que nous allons montrer à travers une lecture narrative dans le Premier Testament, notamment, sur la vie fraternelle dans le livre de la Genèse. Cette fraternité qui « contient tout ce que ce monde a d'espérance, pour faire de cette terre de haine, de discorde et de guerre, une terre d'amour, d'entente et de paix »².

Notre propos comprend trois points qui jalonnent la voie de la fraternité: d'abord ce que l'on peut entendre par fraternité, ensuite la fraternité brisée, enfin la fraternité retrouvée. Une tentative d'actualisation interviendra avant la conclusion.

LA FRATERNITÉ, QU'EST-CE ?

Le terme אָח *'ah* « frère », au sens le plus fort, désigne les enfants issus des mêmes parents (Gn 4,2.8), ainsi que les demi-frères et demi-sœurs (Gn 20,12 ; 43,7 ; Lv 18, 9; 20,17 ; 2 S 13,4). Mais en hébreu, comme en beaucoup d'autres langues, « frère » s'applique par extension aux membres d'une même famille, voire aux membres les plus lointains de la parenté (Gn 13,8 ; 14,14 ; Lv 10,4). Ce mot s'applique également aux gens de même tribu (Lv 25,10, 2 S 19,13), d'un même peuple (Dt 25,3 ; Jg 1,3) par opposition aux étrangers (Dt 1,16 ; 15,2s.), ainsi qu'aux semblables (Jb 30,29). Le vocable *'ah* peut en même temps désigner les descendants d'un même ancêtre, comme Edom³ et Israël (Dt 2,4.8 ; 23,8 ; Am 1,11). Il s'agit là d'une *fraternité fondée sur les liens du sang*.

A côté de celle-ci, la Bible connaît d'autres types de fraternité notamment celle des hommes en tant que fils d'un même Dieu ou la *fraternité par la foi*. En Jn 20,17 Jésus ressuscité nomme « frères » ses disciples. C'est pour la première fois qu'il désigne ses disciples comme « mes frères ». Il savait en effet que son Père était désormais leur Père aussi. Le livre des Actes des

¹ Lire à ce sujet JEAN-PAUL II, l'Exhortation apostolique post-synodale *Vita Consecrata* « Vie consacrée », Paris, Cerf, 1996, n° 94.

² F. LEGRAND, *Fraternité* (Conférence donnée en 2005), www.info-bible.org/legrand/4.5.htm

³ Selon la tradition, les Edomites sont les descendants d'Esau (Gn 36) ; ils sont donc des frères plus proches des Israélites – descendants de Jacob – que les Ammonites et les Moabites qui descendent de Lot (Gn 19,30-38).

Apôtres le souligne (Ac 2,29), ainsi que la lettre aux Romains qui montre comment Dieu a voulu faire du Christ le premier-né de beaucoup de frères (8,29). Comme dans tout le Nouveau Testament, le mot « frère » est ici synonyme de croyants. C'est dire que Jésus-Christ est prééminent de manière unique parmi les enfants de Dieu – « le premier-né de beaucoup de frères »⁴. Ceux qui mettent leur foi en lui deviennent les enfants de Dieu, et Jésus, le véritable Fils de Dieu les appelle frères et sœurs (Mt 12,50).

En plus, il y a la fraternité par la *sympathie*: celle qui existe entre amis (2 S 1,26), alliés (Am 1,9) ; par la *fonction semblable* (2 R 9,2 ; 2 Ch. 31,15) ; par *l'alliance* : surtout dans le genre épistolaire, les rois de puissance égale se donnent le titre de « frère » (1 R 9,13 ; 20,32-33). En fait, pour signifier toute la bienveillance dont on allait faire preuve envers l'autre, les rois du Proche-Orient s'appelaient volontiers « frères ». De même que les époux s'intitulent « mon frère » et « ma sœur » (cf. Gn 12,10-20)⁵ ; etc.

Cet usage métaphorique du vocable אָב 'ab « frère » montre que la fraternité humaine, comme réalité, ne se limite pas à la simple parenté du sang, bien que celle-ci en constitue le fondement naturel. C'est là l'idéal que le Pentateuque définit à travers la Loi de Sainteté en Lv 19,17-18: « *Tu n'auras pas dans ton cœur de haine pour ton frère. Tu dois réprimander ton compatriote et ainsi tu n'auras pas la charge d'un péché. Tu ne te vengeras pas et tu ne garderas pas de rancune envers les enfants de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis YHWH* » (cf. Mt 5,43⁶ ; Lc 10,27 ; Mc 12,31.33 ; Rm 13,8.9 ; Ga 5,14 ; Jc 2,8). Le prophète et le sage renchérissent: « *Rendez une justice vraie et pratiquez bonté et compassion chacun envers son frère. N'opprimez point la veuve et l'orphelin, l'étranger et le pauvre, et ne méditez pas en votre cœur du mal l'un envers l'autre* » (Za 7,9-10). Point de dispute, de rancunes, de vengeance! « *Voyez! Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en frères tous ensemble!* » (Ps 133,1). Cette parole n'appartient pas au passé, elle nous concerne encore aujourd'hui. Comment la vivons-nous ?

Le fait d'avoir Dieu pour Père devrait conférer à tous les humains une fraternité plus réelle encore que leur communion par le sang. Hélas ! La mise en application d'un tel idéal se heurte sans cesse à la dureté des cœurs. Nul amour fraternel, « *mais parjure et mensonge, assassinat et vol, adultère et violence, et le sang versé succède au sang versé* » (Is 63,16) ; « *...Nul n'a pitié de son frère...* » (Is 9, 18-20) ; l'injustice est universelle, plus aucune confiance possible : « *...tous sont aux aguets pour verser le sang, ils traquent chacun son frère au filet...* » (Mi 7,2-6) ; on ne peut se fier à aucun frère, car tout frère ne pense qu'à supplanter l'autre (Jr 9,3) ; etc. « *Mais si vous vous mordez et vous vous dévorez les*

⁴ J. MACARTHUR, *Commentaire sur le Nouveau Testament. Les Épîtres de Paul*, Québec, Publications chrétiennes, 2004, Rm 8,29 note ; W. MACDONALD et A. FARSTAD, *Le Commentaire biblique du Disciple. Nouveau Testament* (3^{ème} éd.), Belarus, Eds. La Joie de l'Éternel, 2003, Jn 20,17 note.

⁵ A. NEGRIER et X. LEON-DUFOUR, Art. *Frère*, dans X. LEON-DUFOUR (dir.), *Vocabulaire de Théologie Biblique*, Paris, Cerf, 1977, p. 403-407 ; R.-F. POSWICK et G. RAINOTTE, *Dictionnaire de la Bible et des religions du Livre. Judaïsme/Christianisme / Islam*. Turnhout, Brépols, 1985.

⁶ La deuxième partie de ce commandement « *et tu hais ton ennemi* » (Mt 5,43) ne se trouve pas telle quelle dans la Loi, et ne saurait s'y trouver. Cette expression forcée d'une langue pauvre en nuances (l'original araméen) équivaut à : « tu n'as pas à aimer ton ennemi ». La haine n'est pas à comprendre dans son sens mitigé, c'est d'abord aimer moins. Ainsi retrouve-t-on la même nuance lorsque Jésus dit « *haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et jusqu'à sa propre vie...* » (Lc 14, 26). Elle signifie le détachement complet et immédiat.

uns les autres, prenez garde que vous allez vous entre-détruire » (Ga 5,15). Malheureusement, c'est ce qui se vit très souvent dans la fratrie, et cela tue la vie fraternelle; c'est ce que Caïn a fait !

FRATERNITÉ BRISÉE

Pour commencer, l'histoire des fils d'Adam est celle d'une fraternité brisée. On le sait, jaloux d'ABEL⁷, son frère, CAÏN le tue ; il ne veut même pas savoir où est son frère **לֹא יָדַעְתִּי הַשֹּׁמֵר**

אָחִי אֲנֹכִי *lo' yada'ti b'^hsomer 'ahî 'anokî* « Je ne connais pas. Suis-je le gardien de mon frère? » (Gn 4,9). Avec Caïn se démasque en l'humanité un visage de haine qu'elle chercherait vainement à voiler derrière le mythe d'une bonté humaine originelle. C'est un récit mythique qui parle de réalités familières à tous les humains: difficulté dans la relation fraternelle, jalousie, envie, convoitise, violence, meurtre, déni, peur. Bien qu'elle soit de toujours entre les hommes, la haine est un mal, fruit du péché, car Dieu a fait les hommes frères pour qu'ils vivent dans l'amour mutuel.

Ce cas-type de Caïn montre bien quel est le processus de la haine : née de la jalousie, elle tend à la suppression de l'autre et conduit à l'homicide (jalousie – haine - mort). Le sage le dit : « *Mais par la jalousie du diable⁸ la mort est entrée dans le monde: ils la subissent ceux qui se rangent dans son parti* » (Sg 2,24).

En effet, les premiers chapitres du livre de la Genèse présentent Caïn comme fruit de convoitise, du désir de dominer, de la rivalité et de tromperie qu'on peut comprendre comme semences du serpent⁹. Certes, la violence relationnelle de la convoitise entre **אָדָם** (*'Adam*) et sa femme précède Caïn « ... *Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi* » (Gn 3,16). De plus, Caïn est excessivement aimé par sa mère qui le considère comme un demi-dieu « ... *J'ai acquis un homme de par YHWH* » (Gn 4,1); tandis qu'Abel, comme le traduit son nom, est négligé, non considéré, ne compte pas pour elle – on se souviendra d'ailleurs qu'Eve ne dit rien lors de la naissance d'Abel. Cette attitude peut être jugée comme une *injustice d'Eve* vis-à-vis de ses enfants. Eve représente ainsi certains parents apparemment normaux, qui préfèrent l'un des enfants aux autres. Cela provoque la jalousie, la haine, la violence cachée qui accouche la mort. Pourtant, ayant grandi, les deux fils prolongent le travail de leur père : à l'un le sol à travailler, à l'autre les animaux à élever. Cette différence de métier, comme toute différence dans la vie, devrait rendre

⁷ Ce nom est significatif. En effet, le terme **הֶבֶל** (*hebel*), **הַבֶּל** (*habel*) veut dire « fumée », « souffle », « vanité », « buée », « haleine » (Qo 1,1). Tandis que **קַיִן** (*qayin*) peut signifier « acquis » : **קָנִיתִי** (*qanîtî*) « j'ai acquis » avec le Seigneur (Gn 4, 1). De plus, le verbe **קָנָה** (*qanah*) « acquérir », est plus proche de **קָנָא** (*qana*) « être jaloux » (Gn 26,14).

⁸ C'est l'interprétation de Gn 3 où le diable aurait envié la vocation de l'homme à l'immortalité.

⁹ Cf. A. WENIN, *D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain. Lecture de Genèse 1,1-12,4* (Lire la Bible), Paris, Cerf, 2007, p.140. Ce n'est pas qu'Eve ait commis l'adultère avec le serpent, ce reptile apode, comme certains soi-disant connaisseurs de la Bible le prêchent! D'après notre lecture, ce « serpent » peut être compris comme l'animalité qui est en chaque être humain, c'est-à-dire la convoitise, l'envie et la jalousie. Cette animalité que l'homme doit dominer en lui pour qu'advienne l'humanité.

les frères complémentaires même si elle peut être aussi source de conflits et de division (Gn 3,2-5).

Dieu pourtant, aime les deux frères : il agrée le don du cadet «Vanité» - qui ne comptait pas aux yeux de sa mère. Il vient parler avec Caïn quand il a des difficultés à vivre sa frustration et qu'il connaît la souffrance de la jalousie puis il met sur le visage de Caïn (dont l'offrande n'est pas agréé) un signe pour qu'il ne soit pas tué (Gn 4,6-7.15). Mais, contrairement à Eve qui préférerait Caïn à Abel, YHWH s'intéresse lui au don de ce dernier sans être lié uniquement à l'aîné. Cette idée renforce ce qui est dit dans toute la Bible à propos de l'élection divine qui, sans exclure personne, est en général penchée vers les plus faibles, les petits, ceux qui comptent pour rien (cf. Dt 7,7-8 ; 1 Co 1,27-28). Dès lors, on peut oser dire que « *l'injustice apparente* » de Dieu corrige « *l'injustice masquée* » dont Abel est victime, lui qui n'est pas considéré par Eve. Mais en lui (Caïn) parlant, Dieu ouvre les yeux de Caïn pour lui faire découvrir Abel comme son frère, et à travers lui, il l'ouvre à un monde relationnel où la vie doit s'épanouir. Dieu fait exister à côté de Caïn un frère. Il lui offre une chance d'ouverture à l'altérité¹⁰. Mais, est-ce que Caïn en est conscient ? Se sent-il frère d'Abel ? Pas du tout.

La violence et l'injustice ont souvent été provoquées d'abord par le fait que les personnes ont conscience d'être privées du droit de façonner leur propre vie¹¹. Caïn est jaloux parce que son frère jouit de ce dont il manque. Il oublie ce qu'il a pour ne voir que ce qui lui fait défaut, et cela l'empêche de vivre. Il mijote un mauvais coup en lui, sans rien dire. Et pourtant, Dieu a créé par la parole (« *Dieu dit...et ... fut* »), cette « parole qui fait de l'ordre »¹² et elle joue un grand rôle dans les relations interhumaines. En priver un autre, conduit à la violence, à nier l'autre comme sujet, à lui interdire de vivre : d'un mot, à l'écarter, à le supprimer¹³. Le jaloux meurtrier est semblable à un animal féroce qui tue sans parler. Il « vit son sentiment non pas comme un mal dont il serait coupable, comme une faute, mais comme un malheur qu'il subit, une souffrance qu'on lui inflige »¹⁴. Aujourd'hui encore, il est trop facile de rejeter sur les autres la responsabilité des injustices, si on ne perçoit pas en même temps comment on y participe soi-même et comment la conversion personnelle est d'abord nécessaire.

Mais, dans ce récit, Dieu commence par indiquer à Caïn une bonne manière de *gérer la jalousie*, d'assumer sa limite – son manque. Il l'invite à « agir bien » : « *Et le Seigneur dit à Caïn: "Pourquoi t'irrites-tu? Et pourquoi ton visage est-il abattu? Si tu agis bien, ne le relèveras-tu pas? Si tu n'agis pas bien, le péché, tapi à ta porte, te désire. Mais toi, domine-le"* » (Gn 4,6-7). Dieu compare la jalousie haineuse qui mène au meurtre du frère, à une bête tapie qui se rend maître de l'assassin pour faire de lui un fauve. C'est une façon d'amener Caïn à s'interroger sur sa réaction, à répondre, à entrer en dialogue avec lui. Il devrait porter sa souffrance sans la reporter sur son frère, qu'il devrait recevoir avec amitié.

¹⁰ Lire à ce sujet A. WENIN, *op.cit.*, p.141.

¹¹ JEAN-PAUL II, Lettre apostolique *Octogesima Adveniens* « un appel à l'action », 14 mai 1971, n° 24.

¹² M. BALMARY, *Le Sacrifice interdit. Freud et la Bible*, Paris, 1986, p. 27.

¹³ L'on peut tuer son frère de plusieurs manières (cf. Dt 5,17-21 qui interdit cela). Le meurtre peut se faire physiquement (comme Abel), par l'indifférence, l'exclusion, l'oubli, voire des paroles et même le silence.

¹⁴ A. WENIN, *op.cit.*, 146.

Hélas ! Caïn laisse l'envie prendre le dessus et il élimine son frère Abel puisque son bonheur lui est insupportable. Au lieu de le dominer comme YHWH le conseille de faire, c'est malheureusement l'inverse qui se produit. Par cet acte, Caïn se maudit lui-même : « *Maintenant, tu es maudit* – malédiction identique à celle du serpent en Gn 3,14 - *et chassé du sol fertile* - le sol qu'il cultivait ne lui appartient plus - *qui a ouvert la bouche pour recevoir de ta main le sang de ton frère. Si tu cultives le sol, il ne te donnera plus son produit : tu seras un errant parcourant la terre* » (Gn 11-12). Le sang du frère a été répandu – et continue à être répandu – et crie en réclamant que justice soit faite. Le violent se trouve frappé lui-même par la mort qu'il a donnée à son frère. En d'autres termes, tout homme qui tue son frère qu'il considère comme rival, concurrent ou gêneur ne peut plus se trouver lui-même il erre et il fuit, ou même il se fuit. Il devient son propre malheur, il ferme la porte à son épanouissement, il porte le signe de sa propre mort car il faut l'existence d'un autre pour savoir qui l'on est : « nier l'autre, c'est mourir ».

En fait, « l'histoire de Caïn est aussi la nôtre. Devant nous, en effet, il y a toujours un autre qui éveille en nous jalousie ou envie [...] dont nous envions plus ou moins consciemment d'ailleurs, la situation, les dons, les privilèges, les talents, la beauté, la richesse ou que sais-je encore »¹⁵. Prendre le parti de Caïn, c'est se situer dans sa propre histoire, face à un autre qu'on estime ainsi privilégié sans raison. Ce quelqu'un-là constitue notre Abel qui suscite en nous des sentiments humains d'envie et de révolte puisque nous l'estimons comme concurrent plus favorisé que nous. Nous développons alors le sentiment d'être victimes d'une injustice quelconque. Nous devenons ainsi malheureux du bonheur de l'autre ! Et pourtant, le texte nous invite à réfléchir sur notre façon de vivre de telles frustrations avec la souffrance et l'envie qui en découlent ; ou à envisager les enjeux profonds d'une situation que nous pouvons connaître. Paul Beauchamp l'exprimait bien en ces termes : « l'envie nous fait souffrir d'un bien s'il est à un autre, savourer un bien si nous en privons les autres. C'est pourquoi elle conduit à la fois à désirer le bien et à le détruire, parce que le vrai bien est toujours partagé »¹⁶.

Depuis ses origines lointaines, le schéma « envie-haine-homicide » s'applique toujours dans le même sens : c'est l'impie qui hait le juste et le conduit comme son ennemi. Ainsi Caïn envers Abel, Esaü envers Jacob, les fils de Jacob envers Joseph, etc. C'est donc une loi permanente : celui que Dieu aime est haï, soit que sa mise à part -son élection par Dieu- suscite l'envie, soit qu'il constitue un reproche vivant pour les impies¹⁷. Alors, ceux-ci s'acharnent contre les justes avec l'intention de les mettre à mort. C'est ce qu'affirme le livre de la Sagesse à travers ce texte, encore d'actualité dans nos milieux de vie, qui met ces réflexions sur les lèvres des méchants :

«Opprimons le pauvre, qui pourtant est juste, n'épargnons pas la veuve et n'ayons pas égard aux cheveux blancs du vieillard. Mais que pour nous la force soit la norme du droit, car la faiblesse s'avère inutile. Traquons le juste: il nous gêne, s'oppose à nos actions, nous reproche nos manquements à la Loi et nous accuse d'être infidèles à notre éducation. Il déclare posséder la connaissance de Dieu et il se nomme enfant du Seigneur. Il est devenu un reproche vivant pour nos

¹⁵ A. WENIN, *L'homme biblique. Anthropologie et éthique dans le Premier Testament* (Théologies bibliques), Paris, Cerf, 1995, p.52 ; ID., *D'Adam à Abraham* p. 51. 143-144 et 155.

¹⁶ P. BEAUCHAMP, *Psaumes nuit et jour*, Paris, Seuil, 1980, p.72.

¹⁷ Cf. J. BRIERE, Art. *Haine*, dans X. LEON-DUFOUR (dir.), *op.cit.*, p. 429-434.

pensées et sa seule vue nous est à charge. Car sa vie ne ressemble pas à celle des autres et sa conduite est étrange. Il nous considère comme une chose frelatée et il s'écarte de nos voies comme de souillures. Il proclame heureux le sort final des justes et se vante d'avoir Dieu pour père. Voyons si ses paroles sont vraies et vérifions comment il finira.

Si le juste est fils de Dieu, alors celui-ci viendra à son secours et l'arrachera aux mains de ses adversaires. Mettons-le à l'épreuve par l'outrage et la torture pour juger de sa sérénité et apprécier son endurance. Condamnons-le à une mort honteuse, puisque, selon ses dires, une intervention divine aura lieu en sa faveur» (Sg 2,10-20).

Voilà qui tue la vie fraternelle jusqu'à nos jours !

Pour qu'advienne l'humanité, la fraternité, Caïn – et donc tout être humain - doit maîtriser en lui cette animalité –jalousie, envie, convoitise, haine - prête à le dominer, à le maîtriser. Mais, si l'homme ne gère pas positivement ces sentiments humains semblables à une bête féroce, prête à bondir sur lui, ce sont ces sentiments qui le géreront. S'il se soumet à l'animal plutôt que de le dominer, il se conforme à lui et finit par l'imiter parce qu'il l'écoute¹⁸. Certes, « devenir humain pour l'individu, les groupes humains et l'humanité entière, c'est apprendre à maîtriser peu à peu cette animalité foisonnante et potentiellement violente intérieure à toute réalité humaine. Faire advenir l'humanité revient à devenir “pasteur de sa propre animalité”»¹⁹. Il est temps pour l'homme de reconnaître que le péché est tapi à la porte de son cœur (Gn 4,7) et qu'il lui faut en triompher s'il ne veut pas être dominé par lui.

L'histoire de Caïn et son frère – comme celles qui suivront - est un exemple de responsabilité dans les relations des parents (les autorités y compris) vis-à-vis de leurs enfants mais aussi de celles des frères entre eux. Car, déterminé par le passé et l'attitude des parents, l'itinéraire des frères connaît des moments de tensions où la violence se manifeste sous forme de fratricide. Cette violence physique apparaît même comme la conséquence visible d'une violence cachée que celui qui veut tuer a subie auparavant. Mais, il y a un plus à faire sur ce chemin fraternel : devenir constructeur des ponts et non des murs qui séparent.

FRATERNITÉ RETROUVÉE

אַתָּאֲחִי אֲנֹכִי מְבַקֵּשׁ *et-'ahâ 'anokî mebhāqqēš* « *Ce sont mes frères que je cherche* » (Gn 37,16).

Comme on le voit, la fraternité n'est pas une réalité allant de soi : elle est un chemin à construire chaque jour, elle est en marche vers sa réalisation. Voyons comment.

¹⁸ Le récit d'Adam et Eve narre comment ceux-ci, ont cru le serpent qui dit YHWH jaloux de sa supériorité. Ils ont voulu devenir comme ce Dieu fantasmé en possédant tout jalousement. Est-ce à cause de cela que l'homme qui ne craint pas YHWH serpente toujours ?

¹⁹ A. WENIN, *D'Adam à Abraham*, p. 45 ; P. BEAUCHAMP, «Création et fondation de la Loi en Gn 1,1-2,4a. Le don de la nourriture végétale en Gn 1,29s », dans *Pages exégétiques (Lectio Divina 202)*, Paris, Cerf, 2005, p.105-144 (L'expression entre guillemets est tirée à la p. 141).

L'on se souviendra de l'histoire de deux autres frères : Esaü et Jacob, fils d'Isaac (Gn 25,19-34). En Gn 25,29-34, un récit de repas constitue comme le premier aboutissant d'une opposition farouche caractérisant les relations entre Jacob et son frère Esaü dès le sein maternel. Ici, l'opposition traduit la convoitise du frère cadet – Jacob : les enfants se heurtent dans le sein de leur mère (Gn 25,22) et, à la naissance, Jacob tient le talon d'Esaü (Gn 25,26). Par ailleurs, la préférence des parents va diversement à chacun des enfants : Isaac préfère Esaü le chasseur mais, Rébecca, la mère, préfère Jacob (Gn 25,28). Jacob ne consent pas aux limites que lui imposent sa condition de cadet et de non-préféré de son père. Il veut à tout prix, prendre la place de son frère aîné. Or, pour qui se laisse guider par la seule envie, la volonté d'accaparer et d'avoir toujours plus, l'autre ne peut occuper que trois positions : il est une *chose* à prendre, un *moyen* à utiliser pour arriver à ses fins ou un *rival* à écarter ou à éliminer. Si quelqu'un assigne donc à l'autre l'une de ces places, il lui dénie par le fait même une place de sujet et de partenaire. Comment alors peut-il construire avec lui une relation positive, humanisante, épanouissante ? D'où la mainmise, la volonté d'accaparer pour soi - symbolisées par les verbes לָקַח (*laqah*) «prendre» et אָכַל (*'akal*) «manger», très fréquents dans le livre de la Genèse - est une faute fatale car elle tue la relation, alors que celle-ci est vitale.

C'est par envie, en effet, que Jacob propose à Esaü, épuisé, de lui vendre son בְּכֹרָה (*b'korah*) «droit d'aînesse» contre le plat de potage (25,29-34). En revanche, en plus de l'envie qui habite Esaü lorsqu'il veut tuer son frère après le vol de la בְּרָכָה (*b'rakah*) «bénédiction», il y a aussi la volonté de vengeance qui se fait l'alliée de la jalousie (Gn 27,41). Mais c'est une vengeance engendrée par l'envie déçue suite aux manœuvres du frère qui a accaparé l'objet envié. Voilà le point de rupture entre les deux frères : haine et désir de vengeance chez Esaü (Gn 27,41-42), peur chez Jacob obligé de s'enfuir (Gn 27,43). A vrai dire, ce n'est pas le désir qui manque à Esaü de tuer Jacob dès que son vieux père sera décédé. Il se retient plutôt à cause du grand respect envers son père et parce qu'il ne veut pas lui causer cette souffrance (Gn 27,41). Contrairement à Caïn qui tue directement son frère sans lui parler, ces deux frères arrivent à *reconstruire leur fraternité* malgré ce que le cadet avait causé à son aîné.

Plus tard, poursuit le récit, lorsque Jacob regagne Canaan où habite toujours Esaü, le frère dont il a fui la vengeance meurtrière, ses gens lui annoncent qu'Esaü arrive à sa rencontre avec quatre cents hommes (Gn 32,7-9). Toujours habité par la peur, Jacob se prépare à rencontrer son frère. Ce geste est une ouverture vers la communion, car pour renouer les liens d'une fraternité brisée, il faut d'abord reconnaître l'autre. Jacob découvre alors que celui à qui il a jadis volé droit d'aînesse et bénédiction, a oublié leur conflit d'antan et l'accueille comme un frère. Leur échange de paroles, où Jacob cesse de chercher à tromper son frère, vient alors sceller une réconciliation où le cadet rend symboliquement à l'aîné, qui l'appelle « *mon frère* », la bénédiction volée autrefois (Gn 33,8-11). Esaü l'embrasse – geste fraternel - et accepte difficilement le présent : « *J'ai suffisamment, mon frère, garde ce qui est à toi* ». Jacob a-t-il compris qu'il avait porté atteinte à sa propre vie, qu'il s'était enchaîné à lui-même, et qu'il avait rompu la fraternité lorsqu'il avait blessé son frère ? A-t-il su que la justice restaure, elle ne détruit pas ; elle réconcilie, elle ne pousse pas à la vengeance ? Sans convoiter son frère et ses biens, Esaü accepte ses limites dans la mainmise sur l'autre et sur

ses biens. Voilà les conditions pour retrouver la communion fraternelle qui autrefois s'est brisée. N'est-ce pas ce qu'enseigne le Décalogue (Dt 5,17-21)? Quant à Jacob, il accepte lui aussi de suivre doucement son frère, aux pas des enfants (Gn 33,12-14). Il s'ouvre ainsi à Dieu et à son frère qu'il ne considère plus comme son rival (Gn 32,31). Dès lors, la parole qui servait d'instrument de la ruse, du mensonge et de la violence, qui contribuait même à la dégradation des relations fraternelles, est devenue le moyen de gérer les conflits et de transformer la jalousie en chemin de fraternité.

Le dernier exemple que nous proposons, c'est ce drame familial de l'histoire de JOSEPH (Gn 37-50)²⁰, ce personnage principal dont les paroles sont importantes dans la quête de la fraternité: « *Ce sont mes frères que je cherche ; indique-moi donc où ils sont en train de paître* ». L'homme lui répondit: « *Ils sont partis d'ici, mais j'ai entendu des (gens) disant: "Allons vers Dotân"* ». Et Joseph alla derrière ses frères et il les trouva à Dotân » (Gn 37,16).

L'histoire de Joseph commence par un conflit dans la famille. Le père Jacob préfère Joseph. La tunique qu'il lui donne rend visible son amour pour Joseph et suscite la haine des frères de celui-ci. En effet, dès le début de l'histoire, la possibilité même de la fraternité est gravement compromise: « *Joseph fils de dix-sept ans était paissant (avec) SES FRÈRES (dans) le petit bétail et il était un garçon avec les fils de Bilha et les fils de Zilpa, femmes de son père. Et Joseph fit venir la rumeur sur eux (comme) méchante auprès de leur père. Or Israël aimait Joseph plus que tous ses fils, car il était un fils de vieillesse pour lui, et il faisait pour lui une tunique d'apparat. Et ses frères virent que c'est lui qu'aimait leur père plus que tous ses frères, et ils le haïrent et ils ne pouvaient lui parler en paix* » (Gn 37,2-4). L'expression כְּתֹנֶת

פָּסִים *k'tonet passîm* «tunique d'apparat» désigne un habit princier porté par les filles de roi. D'où la traduction « tunique à longues manches », un habit qui ne permet pas de travailler. Comme le note C. Westermann, cette tunique souligne que le vêtement marque le statut social de la personne qui le porte²¹. Il y a là un conflit latent dans cette famille, une guerre de paix familiale.

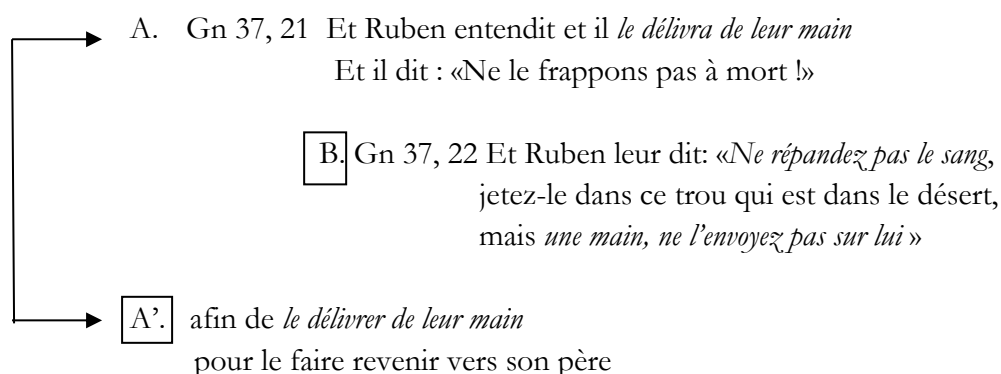
Le narrateur précise que Joseph est le fils longtemps espéré de Rachel, l'épouse aimée de Jacob, tragiquement morte plus tard lors de la naissance de Benjamin. C'est ainsi qu'il est devenu l'objet de la préférence de son père, un amour ostensible qui déclenche la haine des frères et les rend incapables de parler avec Joseph en vue d'en arriver à des relations équilibrées (Gn 37,4).

Cette tension entre frères est d'abord due au favoritisme du père, amplifié par une sorte de complicité entre lui et son jeune fils qui cherche à se rapprocher de son père en lui racontant des calomnies sur ses frères (Gn 37,2). La préférence du père se visibilise dans un vêtement symbolique qui fait de Joseph un « mis à part » des autres fils et éloigné de ses frères. La source de la haine de ces derniers, c'est donc le sentiment d'être victimes d'une injustice. Ce sentiment

²⁰ On notera l'originalité de ce texte par rapport aux autres textes sur les Patriarches : Dieu n'intervient pas directement mais ce sont les passions humaines qui entraînent les événements – préférence de Jacob pour Joseph, jalousie des frères, générosité de Joseph, etc. C'est aussi un récit qui montre comment Dieu agit par sa providence en faveur des justes. Joseph est présenté comme un modèle de sagesse et de réconciliation. Le message est important pour les frères séparés et souvent en conflit.

²¹ A. WENIN propose dans son livre *Joseph ou l'invention de la fraternité*, Bruxelles, Éd. Lessius, 2005, p. 27-30 ; C. WESTERMANN, *Genesis 37-50. A Commentary*, Minneapolis, Augsburg Publishing House, 1986, p. 35-37.

devient jalousie lorsque Joseph s'ouvre à ses frères pour leur raconter ses rêves. Ses paroles ne font qu'attiser davantage la haine et l'envie de ses frères qui y perçoivent le signe de sa folie des grandeurs (Gn 37,5-11)²². D'où la rupture dans la famille (Gn 37,12) et la violence : les frères complotent contre Joseph en vue de le faire mourir puis de le vendre. Ils s'en prennent à Joseph, lui arrache sa tunique, le jette dans une citerne vide pour l'y laisser mourir (Gn 37,18-24). Cependant, les trois interventions de Ruben qui avait entendu le complot de ses petits frères contre Joseph (vv. 21 et 22), comme l'affirme G. J. Wenham, exprime le caractère libérateur²³. En effet, au cœur de son discours (B) que nous reprenons ci-dessous²⁴, il y a l'intention qui préside à son ingénierie dans le plan d'échafaudage par les autres ; il annonce son plan de substitution où il reprend une partie du premier tout en le modifiant.



Les expressions en italique portent sur le fait que Ruben tient à arracher Joseph à une mort immédiate. Mais, il faut pour cela qu'un frère – l'aîné, en l'occurrence – se fasse le « gardien de son frère », tel que l'atteste Alonso Schökel²⁵.

Cela fait, la haine pousse les frères à se décider ensuite de mentir à leur vieux père au sujet de la disparition de Joseph, en lui renvoyant le signe de sa préférence, la tunique, mais ensanglantée, de sorte qu'il croie que Joseph a été déchiré par un fauve (Gn 37,32-33). Partout dans ce conflit, la parole est corrompue, contaminée par la haine ! Ces paroles, mises au service de la haine, sont incapables de permettre des relations non-violentes, orientées vers l'authentique fraternité. Et faute de mots adéquats, l'incompréhension qui domine dans cette famille y sème la violence et la souffrance²⁶.

²² Pour A. DA SILVA dans *La symbolique des rêves et des vêtements dans l'histoire de Joseph et de ses frères* (Héritage et projet, 52), Québec, Fides, 1994, p. 63, le verbe « rêver » (*halam*) peut aussi signifier « être fort, puissant ». Que le rêve soit un indice de la puissance du rêveur explique peut-être pourquoi le fait de raconter le rêve attise la haine des frères. P. GIBERT, dans *Le récit biblique de rêve. Essai de confrontation analytique* (Série Biblique 3), Lyon, Profac, 2000, p. 45, rappelle que ce verbe connote la puissance sexuelle. Ainsi, Joseph serait le « mari » dans les rêves, celui qui détient le « phallus » dont la gerbe est la reproduction.

²³ Lire G. J. WENHAM, *Genesis 16-50* (Word Biblical Commentary 2), Dallas TX, Word Books, 1994, p. 253-254.

²⁴ structure inspirée par A. WÉNIN, *Joseph ou l'invention de la fraternité*, p.

²⁵ L. ALONSO SCHÖKEL, *Dov'è tuo fratello? Pagine di fraternità nel libro della Genesi*, trad. A. Ramon, Brescia, Paideia, 1987 (original espagnol 1985), p.310.

²⁶ Cf. J. EISENBERG et B. A. GROSS, *À Bible ouverte V. Un Messie nommé Joseph* (Présences du Judaïsme), Paris, Albin Michel, 1983, p.129-130; A. WÉNIN, Art. *L'homme et Dieu face à la violence dans la Bible*, dans *Revue Projet* 281 (2004), p. 58-64 (surtout p. 17-26).

A cet effet, A. Wénin l'a bien montré : chacun est comme enfermé en lui-même, sans s'apercevoir que sa façon de chercher à sortir de son problème est précisément ce qui fait mal à l'autre. Jacob préfère Joseph à ses frères et cela lui attire la haine. Joseph, marginalisé dans la fratrie, tente un peu naïvement de renouer avec ses frères en leur racontant, ses rêves. Ceux-ci sont perçus par ses frères comme de la provocation parce qu'ils se sentent mal aimés. En voulant se débarrasser de Joseph, ils croiront éliminer la source de leur souffrance. Et pourtant, ils ne feront qu'y ajouter du malheur supplémentaire pour leur jeune frère, pour leur père et pour eux-mêmes. Bref, centré sur son propre mal-être, chacun fait du mal aux autres croyant se défaire du mal qu'il subit. C'est ainsi qu'il reproduit l'image de Caïn qui, en tuant Abel, croit éliminer celui qui, à ses yeux, le prive du bonheur qu'il désire.

Mais, face à la haine dont il est victime, le juste peut-il haïr ? En réalité, le chemin de la fraternité est un processus long, pénible et fragilisé par la violence toujours possible entre les frères. Néanmoins, il est possible d'en sortir grâce à la parole vraie qui ouvre progressivement une voie à une reconnaissance fraternelle. Il faudra aussi que chacun meure quelque part pour que l'autre vive, qu'il se défasse de ce à quoi il tenait au détriment des autres. Ainsi, le sage Joseph s'est tu devant les calomnies de l'épouse de Putiphar, son maître égyptien (Gn 39). Pour arrêter le mal, Joseph prend sur lui cette forme de résistance à la violence qu'il subit, il l'assume, comme pour pratiquer ce qui est dit du serviteur souffrant : *« Maltraité, il s'humiliait, il n'ouvrait pas la bouche, comme l'agneau qui se laisse mener à l'abattoir, comme devant les tondeurs une brebis muette, il n'ouvrait pas la bouche »* (Is 52,15). Son silence est celui d'un juste qui ne se déprend pas de son refus de la méchanceté même lorsqu'il en est victime.

Au demeurant, la suite montre combien le sort de Joseph et celui de l'Égypte sont liés. Au cours des années d'abondantes récoltes, Joseph lui aussi devient fécond avec son épouse égyptienne (Gn 41,51-52). Lorsqu'une famine survient dans le pays et que les frères de Joseph partent en Égypte en quête de vivres, au lieu de se venger d'eux, Joseph pardonne. Ce pardon est perceptible à travers les noms qu'il donne à ses enfants : Manasshé *« car Dieu m'a fait oublier tout mon fardeau et toute la maison de mon père »* et Ephraïm *« car Dieu m'a fait fructifier dans la terre de mon humiliation »*. Quel est la signification des noms que nous donnons à nos enfants ? Ce que Joseph est devenu grâce à Dieu lui a permis au contraire de dépasser le mal subi de ses frères et de l'humiliation qu'il a connue comme esclave d'abord, comme prisonnier ensuite.

Face à ses frères, Joseph a agi comme Ésaü l'a fait en retrouvant Jacob. Et pourtant, dans son cas, les frères se sont éloignés de lui : ils l'ont haï au point de lui refuser le statut de frère pour le traiter comme un délinquant puis comme un esclave à vendre. Ils ne sont pas non plus partis à sa recherche et ils ne le connaissent même pas (Gn 42,6-8). C'est alors que Joseph va choisir d'emprunter ce chemin détourné dans l'espoir de voir naître entre eux d'authentiques relations fraternelles, de donner sa place à chacun. Pour ce faire, Joseph recourt à la dissimulation, à la ruse, et même à une violence mesurée (Gn 42,8-24). Il les met aussi trois jours en prison, où ils vont expérimenter ce que leur victime a connu vingt ans auparavant, avant de garder Siméon en otage pour que ses autres frères aillent chercher Benjamin, sur qui Jacob a reporté la préférence qu'il avait autrefois pour Joseph. Cette stratégie porte du fruit, car elle pousse les frères à s'examiner, à regretter leur méchanceté, à se défaire d'eux-mêmes et à se rappeler la souffrance de Joseph lorsqu'ils l'ont dépouillé de sa tunique et jeté au trou (trois jours). Ainsi, en prenant ce

recul, ils s'avouent les uns aux autres leur insensibilité face à la détresse de leur jeune frère. Cela constitue déjà un pas vers la reconnaissance de leur forfait et vers une éventuelle réconciliation. Touché par cette confession spontanée qu'il surprend, Joseph s'éloigne pour pleurer, puis il revient et « *il leur parle* » (Gn 42,17-24). Dès lors, sa parole prépare peu à peu la brèche d'une véritable fraternité.

Pour que d'autres relations deviennent possibles au sein de cette famille, il faudra que Jacob renonce, lui aussi, à vouloir compenser la perte de Rachel et de Joseph en s'attachant Benjamin (Gn 42,29-38). Mais cela ne se fait pas sans peine : Israël résiste, d'abord ; il dit clairement à ses fils ce qu'il pense d'eux tandis qu'eux cessent de vouloir le tromper. Ils s'entretiennent franchement. Ainsi, Juda explique à son père qu'il doit lâcher Benjamin pour ne pas vouer tout son clan à une mort certaine (Gn 43,8-10) ; mais de son côté, il se porte garant de la vie de son jeune frère, s'engageant à la fraternité à son égard²⁷. Finalement, Jacob cède Benjamin et les frères se rendent tous en Egypte où, Siméon est libéré ; ils rencontrent ensuite Joseph et partagent le repas avec lui dans sa maison. Étonnamment, l'amour de Jacob pour le fils de Rachel pousse Juda à se sacrifier lui-même alors qu'auparavant, ce même amour avait provoqué la haine des frères et les avait poussés à éliminer Joseph puis, sur la suggestion de Juda, à le vendre comme esclave (Gn 44,18-34).

Cependant, avant que Joseph se dévoile à eux, il veut vérifier si les frères ne risquent pas de se défaire du préféré de leur père – Benjamin. Pour cela, il va l'isoler du groupe des frères. C'est ainsi que Benjamin se retrouve accusé du vol de la coupe de Joseph avant même qu'ils se soient éloignés de la ville pour repartir en Canaan (Gn 44,1-14). Joseph offre ainsi à ses frères la possibilité de faire à Benjamin ce qu'ils ont fait autrefois avec lui. Mais, cette fois-ci, les fils de Jacob se font solidaires de leur frère Benjamin. Comme un seul homme autour de lui, ils reviennent tous ensemble devant Joseph où Juda, tenant à honorer son engagement vis-à-vis de son père (Gn 44,15-34), s'offre pour subir le sort jadis infligé à leur victime – Joseph. De cette façon, il veut protéger la relation privilégiée qui, autrefois, les avait fait souffrir au point de les rendre jaloux et méchants. Une vraie relation fraternelle commence à advenir.

Désormais, les fils respectent leur vieux père qu'ils acceptent tel qu'il est. Pour sa part, Joseph qui éclate en sanglots et se fait connaître de ses frères, leur parle longuement pour les inviter à venir s'installer avec leur père près de lui pour pouvoir survivre pendant une famine qui durera encore longtemps. Sa *parole* a fait que ses frères arrivent à revisiter le passé et à tisser des liens inédits entre eux, avec leur père et avec leur jeune frère. Lorsqu'il parle ouvertement à ses frères, Joseph les amène à dialoguer avec lui. « *Et il tomba au cou de Benjamin son frère et il pleura tandis que Benjamin pleura à son cou. Et il embrassa tous ses frères et il pleura sur eux et ensuite ses frères parlèrent avec lui* » (Gn 45,1-15). C'est clair : il n'y a plus aucune haine ni jalousie entre frères. Ce qui a empêché la fraternité de grandir entre eux est désormais guéri grâce à la réconciliation de la famille.

²⁷ L'on se souviendra que Juda aussi a vécu avec ses propres fils et avec sa belle-fille des moments difficiles qui lui ont appris que vouloir se cramponner à tout prix à la vie paralyse celle-ci et provoque la mort (Gn 38).

Tous les frères sont à nouveau réunis autour de leur vieux père. Joseph a fortement minimisé ce que ses bourreaux lui ont fait, puisque, à ses yeux, cela rentrait dans le dessein providentiel. Mais, malgré cette réconciliation, les frères se sentiront encore coupables de leur «rébellion», « offense » et « mal ». C'est ce qu'ils diront à la fin de l'histoire en avouant et en qualifiant implicitement ce qu'ils ont fait à Joseph. Ils ont d'ailleurs peur d'être malmenés à leur tour par Joseph après la mort de leur père. Mais, Joseph fait un pas vers eux et il apaise la peur qu'ils ont de lui. Il leur pardonne (Gn 50,15-21). Joseph sauve ainsi ses frères au prix de ses souffrances.

Voilà l'inauguration d'une réelle fraternité entre les fils de Jacob qui évoluaient - comme les autres familles, bien sûr - en raison de l'envie et de la jalousie, de la haine et de la violence, de la tromperie et du mensonge qui ont failli mettre la fraternité en échec. Pour qu'advienne la fraternité, il est nécessaire que chacun porte sa propre souffrance plutôt que de s'en décharger sur autrui (comme au début de l'histoire) et prenne ainsi l'initiative de chercher le bien de tous. On le voit, poussés par le sage Joseph, les fils de Jacob se sont mis à parcourir le difficile chemin qui mène à la fraternité. C'est là qu'une issue positive est possible pour un homme qui affronte la crise de Caïn. Toutefois, lorsque, faute d'être maîtrisée, humanisée par la parole, l'agressivité devient agression violence, *il faut en parler*, autant pour désigner le coupable afin d'éviter à la victime la violence du déni, que pour tenter de le comprendre et, le cas échéant, lui reconnaître des circonstances atténuantes. Car la violence non dite fait d'autres ravages en douce²⁸.

ACTUALISATION

“ Nous sommes tous frères ” (cf. Mt 23,8b), voilà ce que nous entendons dire autour de nous, pour tenter d'expliquer que les injustices, la haine, la convoitise, la jalousie, l'envie, les tueries, les guerres sont inutiles et fratricides²⁹. C'est ce que devait penser le premier humain à avoir un frère, même s'il ne sera jamais un frère³⁰. Pourtant, personne plus que lui n'était convaincu qu'Abel était son frère, cela ne l'a pas malheureusement empêché de le tuer. Caïn est donc un homme qui ne devient jamais frère. Comme l'affirme Legrand dans son élocution, « nous aussi nous savons que nous sommes tous frères, mais ça nous rend guère meilleurs que Caïn ». Incapables de nous réjouir du bonheur de nos frères et de le partager, nous sombrons dans une envie qui nous ronge et nous fait souffrir. Où est la fraternité entre nous ?

Nous sommes tous frères, mais un peu comme ce général Joab qui s'approche d'un autre général, Amasa, son propre cousin (cf. 2 S 17,25) et qui lui dit « tu vas bien, mon frère ? » (2 S 20,9). Faisant semblant de l'embrasser, Joab le saisit par la barbe d'une main et de l'autre lui enfonce son épée dans le ventre! Comme qui dirait: « on vous passe la main dans le dos par devant et vous crache à la figure par derrière ! », les humains flattent couramment les autres. Ils les encensent d'un côté et de les assassinent de l'autre. A chacun alors de se demander: « qui est

²⁸ A. WENIN, *D'Adam à Abraham...*, p.153.

²⁹ Dans cet essai d'actualisation, je tire mon inspiration en bonne partie de la conférence de F. LEGRAND, *Fraternité* (2005), www.info-bible.org/legrand/4.5.htm car, le contexte dans lequel nous rédigeons cet article vient corroborer ses propos.

³⁰ Dans le texte de Gn 4,1-16, Caïn n'est jamais appelé « frère d'Abel ».

mon frère ? » Cette question semblable à celle qu'a posée le docteur de la Loi lorsque Jésus lui a dit que la Loi qu'il était censé enseigner disait d'aimer Dieu de tout son cœur, son âme, sa force, sa pensée et son prochain comme soi-même. Se sentant visé et repris dans sa conscience, il eut un sursaut, il dit « oui mais, qui est mon prochain ? » (Lc 10, 25-37), qui est mon Abel ?

Eh bien le prochain, le frère ou la sœur, c'est celui que nous avons méprisé, que nous avons ignoré volontairement, que nous avons haï, envié, jaloué, convoité injustement, que nous avons condamné et ou tué parce que nous le voyons comme un obstacle à notre épanouissement. Celui que nous ne supportons pas, sur qui nous voulons faire sentir notre pouvoir, que nous considérons comme rival, comme concurrent. Le prochain c'est le « bas tombé », c'est l'étranger et l'immigré³¹, etc.

La fraternité doit nous éloigner de la « *théorie des brigands* » qui voient arriver leur prochain, leur frère et disent : « toi tu es mon frère, alors ce qui est à toi, c'est à moi ! ». Ils lui donnent un coup sur le crâne et ils prennent tout. Elle doit nous éviter de la « *théorie du prêtre et du lévite* », c'est-à-dire celle du chacun pour soi : « Ce qui est à toi est à toi et ce qui est à moi, c'est à moi ». Il y a là la politique de la cloison étanche, de l'imperméabilité. La fraternité doit plutôt nous laisser prendre par « *la théorie du [bon] Samaritain* » qui porte en lui ce qu'est le véritable amour, la vraie fraternité. Il ne s'occupe pas de lui-même, mais des autres. L'amour fraternel, c'est permettre que les autres s'attendent à nous : « Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : voilà la Loi et les Prophètes » (Mt 7,12). Saint Paul lui-même a vécu ce qu'il a enseigné : « Que personne ne cherche son propre intérêt, mais celui d'autrui » (1 Co 10,24) ; « Argent, or, vêtements, je n'en ai convoité de personne... » (Ac 20,31).

De ce qui précède, nous avons à répondre à cette quadruple question :

- « Qui est mon frère, ma sœur ? »
- « Où est mon frère, ma sœur ? »
- « Qu'ai-je fait de/pour mon frère, ma sœur ? »
- « De qui suis-je frère, sœur ? »

CONCLUSION

Le chemin de la fraternité élucidé par le livre de la Genèse richesses en exergue certaines constantes des relations fraternelles, avec leurs richesses, leurs difficultés et leurs surprises. Les textes choisis donnent ainsi d'observer de près les maladies de la famille et en particulier de la fraternité, tout en offrant certaines voies possibles de guérison.

A vrai dire, les exemples évoqués ci-haut démontrent bien des crises et des conflits auxquels toute famille (humaine, religieuse, sociale, etc.) est exposée. Tous nous montrent qu'on ne naît pas

³¹ La loi l'a bien stipulé : « Tu ne molesteras pas l'émigré ni ne l'opprimeras, car vous-mêmes avez été étrangers dans le pays d'Égypte ». (Ex 22,20 ; voir aussi Lv 19,34).

frère, mais on le devient. Naturellement, les rapports entre parents (y compris les leaders), fils et filles d'une même famille ou d'un autre cercle social ou religieux sont d'une part, source de solidarité pour le meilleur (Gn 14,14-16) ; d'autre part, ils peuvent être source de conflits pour le pire (Gn 19,30-38 ; 34). Cette situation est due au fait que ces familles sont exposées au risque de l'envie, de l'injustice, des inégalités excessives, de la méfiance, de la jalousie et de la convoitise qui est porteuse de violence et de mort (Gn 2-4). D'où, il faut, à en croire le narrateur de la Genèse, dépasser des conflits à travers des choix respectueux de l'autre (Gn 13,8) en apprenant «le parler vrai» qui seul peut offrir une base solide à la confiance mutuelle, ciment de la fraternité³². Devenir frère ou sœur apparaît ainsi comme un défi.

Nous l'avons souligné avec Wénin, le mieux à faire, c'est de savoir gérer les sentiments humains en chacun de nous – ce serpent, cet animal féroce prêt à bondir sur nous –, c'est-à-dire maîtriser l'animalité en vue, si possible, de porter à son accomplissement en nous l'image de Dieu selon laquelle ce dernier nous a créés (Gn 1,26-30). En d'autres termes, dominer l'envie, la jalousie, la convoitise, l'esprit de concurrence par rapport à l'autre, etc. Dénoncer ce chemin d'errance qui conduit au meurtre. Reconnaître que l'autre ne constitue pas pour moi un rival, qu'il est plutôt une chance de rencontre, de partage et d'enrichissement mutuel.

Oui, la fraternité est un chemin à la fois riche et difficile, fort et fragile, mais il est à inventer car, c'est une relation de laquelle dépend peut-être l'épanouissement de notre humanité. L'antidote à l'envie, le chemin pour le dominer, c'est apprendre à se réjouir du bonheur des autres, à être heureux de leur bonheur et aussi à le partager³³.

Sr Marie-Anne MISENGA DITUANYA, S.C.J.M.
(Prof. de Bible au Grand Séminaire Interdiocésain du Kasai
Theologicum Christ-Roi Malole - RD Congo)
Kananga - le 30 Septembre 2011

Article paru dans *La Samaritaine*, n° 3 (2011)

Revue annuelle de l'Association des Théologiennes et (femmes) canonistes de Kinshasa

³² A. WÉNIN, *La fraternité, projet éthique. Histoires de frères dans la Genèse*, conférence donnée à Bruxelles le 16 mars 2010 (texte inédit) ; *Catéchisme de l'Église catholique* (1994), n° 2304.

³³ Cf. A. WENIN, *L'homme biblique*, p. 52.